

## EDITORIAL

**A** l'approche du VII<sup>e</sup> Congrès de l'Association française de sociologie réuni cette année, du 3 au 6 juillet 2017 à l'Université de Picardie Jules-Vernes à Amiens, nous vous communiquons la quatrième livraison de notre *Bulletin d'histoire de la sociologie*. Initié lors de notre dernière Assemblée Générale qui s'est tenue durant le VI<sup>e</sup> Congrès de l'AFS à Saint-Quentin (2015), il poursuit l'objectif d'entretenir les liens entre les membres du RT 49 d'un congrès à l'autre.

Il ne nous a pas été difficile d'alimenter les quatre premiers *Bulletins* qui ont finalement adopté un rythme semestriel. Des propositions de textes nous parviennent régulièrement, que ce soient des notes de lectures, des portraits ou bien encore des interviews de

sociologues. Que ceux qui n'ont pas encore soumis une contribution n'hésitent pas à le faire. Les formats souhaités sont rappelés en bas de cette page.

Vous trouverez dans ce *BHS4*, en page 2, le programme détaillé de nos sessions au Congrès d'Amiens, puis une annonce relative à la journée d'études sur les « 60 ans de sociologie à Toulouse - retour sur les moments fondateurs ». La page 3 est consacrée à deux comptes rendus de lecture : Marie-Emmanuelle Chessel présente le dernier numéro de la revue *Les Études Sociales* portant sur « l'intelligence de la pauvreté », sous la direction de Matthieu Brejon de Lavergnée et Antoine Savoye ; Jean-Christophe Marcel nous recommande l'ouvrage de Jacques Coenen-Huther (*Quel avenir pour la théorie sociologique ?*, 2015) montrant que « les auteurs classiques peuvent encore servir à expliquer notre monde ». Les pages 4 et 5 sont consacrées à un entretien de Bernard Valade sur la sociologie et son histoire, réalisé par Monique Hirschhorn. Enfin en dernière page, Pierre Lassave nous

propose un portrait de François-André Isambert, décédé cette année.

Notre prochaine Assemblée Générale se tiendra le jeudi 6 juillet 2017 (9h30-10h30) au Congrès d'Amiens dans la salle dédiée à nos sessions. Nous aurons alors tout le loisir de discuter de la manière dont il est possible de continuer à promouvoir, notamment au sein des activités de l'AFS, l'histoire de la sociologie.

Le bureau

### SOMMAIRE

|            |        |
|------------|--------|
| Editorial  | p. 1   |
| Actualités | p. 2   |
| Annonces   | p. 2   |
| Lectures   | p. 3   |
| Entretien  | p. 4-5 |
| Bureau     | p. 6   |
| Portrait   | p. 6   |

Envoi des propositions  
au bureau :

Compte rendu d'une demi-  
page : 320 mots ou 2 000  
signes ; d'une page : 800 mots  
ou 4 900 signes.

Focus ou Portrait d'une page :  
675 mots ou 4 200 signes



## ACTIVITES

Nos sessions au VII<sup>e</sup> Congrès de l'AFS

C'est à Amiens que les membres du RT 49 se réunissent, début juillet, pour partager leurs travaux et réflexions en histoire de la sociologie. Comme lors des deux précédentes éditions, une vingtaine de communications sont proposées et organisées en sessions thématiques.

Lundi 3 juillet 10h30-12h30 : **Centenaire Émile Durkheim.** J. Santiago, *Un bilan de Les formes élémentaires de la vie religieuse. L'actualité de la pensée de Durkheim pour analyser le nationalisme et la sacralisation de la Nation.* A. Gofman, *À propos de la théorie durkheimienne de la justice.* N. Sembel, *Durkheim (et Mauss) après 1917 : découvertes, inventaire et relecture.* M. Béra, *Durkheim : Lettres à un étudiant. 60 lettres inédites de Durkheim.* J. Lopes, *La sociologie durkheimienne face au néo-thomisme : une étude comparative entre la France et le Brésil.*

Mardi 4 juillet 9h30-11h : **Les figures de l'engagement 1.** E. Letonturier, *G. Tarde, sociologue méconnu du pouvoir militaire et de la guerre.* A. Savoye, *De la science sociale à la réforme sociale : les dispositifs de Frédéric Le Play.* J.-C. Marcel, *Pourquoi les durkheimiens n'étaient-ils pas révolutionnaires ? La classe ouvrière vue par Simiand et Halbwachs.* J. Ferrette, *Un sociologue durkheimien dans la collaboration : Max Bonnafous (1900-1975).*

Mardi 4 juillet 11h30-13h : **Les figures de l'engagement 2.** M. Hirschhorn, *Le sociologue peut-il être « un spectateur engagé » ?* A. Saint Martin, *Ethos de la science et démocratie libérale chez Robert K. Merton.* T. Seguin, *Pierre Bourdieu et le mouvement des chômeurs : un engagement contre l'économie néo-libérale.* M. Joly, *Ce que peut la sociologie : Pierre Bourdieu, ou le primat de la science*

Mercredi 5 juillet 9h-10h30 : **Contexte national de la sociologie et pouvoir politique.** I. Butoi et A. Gagli, *Sociologie et pouvoir dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres.* S. Guth, *Domination et révolte institutionnelle des jeunes de la Bande des Forty Two Junior. Chicago (1930).* F. Rajaoson, *Sociologie et pouvoirs dans le contexte historique de Madagascar.* N. Vahabi, *La juxtaposition du pouvoir « sacré » et du modernisme.*

Jeudi 6 juillet 9h30-10h30 : **AG du RT 49**

Jeudi 6 juillet 11h-13h : **Pouvoirs, Université, Sociologie.** J.-P. Laurens, *La République à besoin de sociologues !* G. Rot et F. Vatin, *Une enquête avortée : Pierre Naville et Saint-Gobain - 1956-1958.* P. Vannier, *Raymond Ledrut et la sociologie à Toulouse : Réflexions sur les pouvoirs des « patrons » (1960-1980).* C. Gourdeau et A. Rabaud, *Jalons pour une sociohistoire du champ des relations interethniques en France.*

Le bureau



## ANNONCES

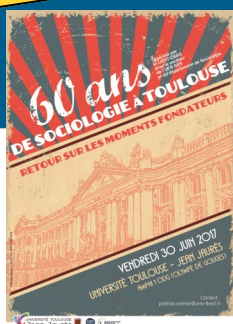
## 60 ans de sociologie à Toulouse

En 1957, il y a 60 ans, était créé à Toulouse à l'initiative de Raymond Ledrut le « Centre de Recherches sociologiques » marquant les débuts fondateurs d'une histoire ancienne. À l'initiative du LISST-CERS, issu de cette première structure de recherche, cette journée d'étude, organisée le 30 juin 2017 à l'Université Tou-

louse Jean-Jaurès, revient sur les moments forts qui ont structuré la recherche et l'enseignement à Toulouse. Quelles étaient les premières thématiques de recherche ? Qui étaient les commanditaires ? Comment conduisaient-elles les enquêtes sur le terrain ? Comment faisait-on de la recherche avant internet ? Comment conciliait-on l'enseignement et la recherche avant la massification des

universités ? D'anciens collègues, enseignants et chercheurs, tenteront de répondre à ces questions en témoignant de leur expérience à partir d'une de leurs recherches menée dans un contexte universitaire, politique, social, économique... bien différent de celui d'aujourd'hui.

Organisation : M. Grossetti, B. Milard et P. Vannier



## LECTURE

Je fais la pauvre. Il faut mendier. Je suis habituée à demander. Je suis débrouillarde, c'est dans ma nature. J'ai trois frigos remplis. Et je sais dilater la moindre pièce d'argent, pour acheter beaucoup de choses avec peu ». Ainsi s'exprime Teresa dans une cité de Buenos Aires des années 2000. En 1914, Mme Duteil écrit au Préfet de la Seine pour récupérer gratuitement le pantalon et la jaquette de son mari déposés au Mont de Piété : ces vêtements du dimanche sont présentés comme des objets nécessaires contre le froid qui permettront aussi de se rendre à des funérailles.

Ces deux exemples illustrent une certaine « intelligence de la pauvreté » : la manière dont des personnes

## L'intelligence de la pauvreté

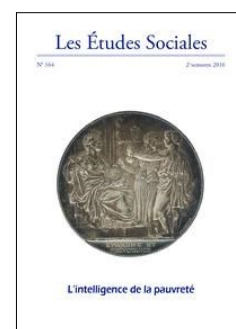
disposant de peu d'argent arrivent à se débrouiller en jouant avec les représentations. Leurs pratiques diffèrent de l'image des « pauvres » véhiculée par les philanthropes, des patrons d'entreprise ou des catholiques sociaux qui proposent une autre « intelligence de la pauvreté ». Les images de propagande, écoles ménagères, *Annuaire* de fournisseurs catholiques, banques populaires ou coopératives sont autant de moyens mis en place pour réformer des pratiques jugées peu rationnelles.

Le contraste entre des initiatives réformatrices et des pratiques quotidiennes est l'un des apports du numéro 164 de la revue *Les Études Sociales*. Les grand-mères argentines ou les ouvrières de 1900 font mentir ceux qui pensent que les femmes gèrent mal les budgets des familles. Mais le numéro montre aussi l'articulation entre les pratiques de dé-

brouille et les offres diverses d'assistance.

Ce dossier, qui articule des travaux en histoire et en sociologie sur la protection sociale et le crédit, contribue à l'histoire des enquêtes sur les budgets. Il permet de comparer des monographies leplay-siennes, des enquêtes fabriquées par les mines d'Anzin, par des philanthropes de Metz ou des réformateurs sociologues roumains. Ces enquêtes comprennent des dimensions normatives concernant notamment la gestion de l'argent. Elles nous donnent aussi à voir un quotidien à la fois difficile et intelligent.

Marie-Emmanuelle Chessel



Matthieu Brejon de Lavergnée et Antoine Savoye (sous la dir. de), « L'intelligence de la pauvreté », *Les Études Sociales*, n° 164, 2016, 285 p.

## LECTURE

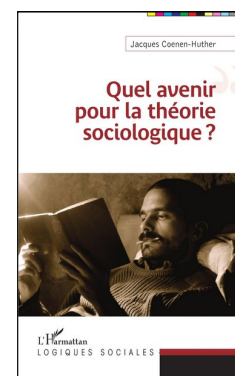
Le livre se présente comme une tentative pour sortir la sociologie de son ornière relativiste en la réorganisant autour de la notion de relation, et sortir du dilemme holisme/individualisme. Repenser l'objet et la démarche de la sociologie, restaurer sa cumulativité, implique de considérer le social comme un processus au cours duquel les relations entre individus sont faites d'influences réciproques. Les institutions sont alors vues comme un conglomérat d'interactions sédimentées qui aident l'individu à accomplir des actions de façon quasi automatique. Et la société est un système, ensemble organisé autour de relations d'interdépendance soumises à certaines règles, parmi lesquelles

## Quel avenir pour la théorie sociologique ?

celles de compatibilité et d'incompatibilité sont l'entrée analytique la plus pertinente (incompatibilité des règles relevant des sphères privée et publique par exemple). Le changement social se comprend dès lors comme des évolutions influencées selon des caractéristiques culturelles, la plus heuristique étant la façon dont les systèmes font face aux tensions (effet de la centralisation sur la Révolution par exemple). Il convient, au final, de trouver des invariants : la forme des relations sociales, traitées indépendamment de leur contenu (par exemple l'émergence de l'asymétrie des ressources en l'absence de mécanismes correcteurs, dans moult groupes). On établit ainsi des « lois sociologiques » pourvu qu'on raisonne en termes de tendances sur le mode probabiliste. Dans la deuxième partie, l'auteur montre les

insuffisances des méthodes individualiste et holiste, et explique comment les dépasser, avec l'idée de processus de socialisation « cohérent », créant des systèmes de dispositions stables, et dont la réussite n'est que probable. Au final, on restaure l'espoir d'une symbiose entre théorie et empirie, si on garde en tête que le social est une mise en rapport, que la société a des propriétés systémiques, et que les formes sont des constantes de la vie sociale. Au total, ce livre a le mérite de pointer quelques scories qui empêchent la discipline, et de prouver que les auteurs classiques peuvent encore servir à expliquer notre monde.

Jean-Christophe Marcel



Jacques Coenen-Huther, *Quel avenir pour la théorie sociologique ?*, Paris, L'Harmattan, 2015, 242 p.

ENTRETIEN

avec

Bernard

VALADE



Source : Ecole professorale de Paris

**B**ernard Valade, vous avez entre autres publié un livre sur Pareto : *La naissance d'une autre sociologie* (PUF, 1990) qui fait autorité et une très remarquable *Introduction aux sciences sociales* (avec R. Filleule, PUF, 1998), ainsi que de très nombreux textes portant sur l'histoire des sciences sociales. Et cependant, lorsque vous présentez votre activité de recherche, vous ne vous revendiquez pas explicitement comme historien de la sociologie, ni même des sciences sociales ?

Effectivement, je m'intéresse moins à l'histoire de la sociologie qu'à l'histoire des idées qui la traversent, et cela sans égard aux cloisonnements disciplinaires. D'ailleurs, je fais une part assez chiche à la sociologie, telle qu'on l'entend habituellement, et que je considère – mais je vais vous choquer – comme une discipline qui a fait son temps. Il y a eu une sociologie en action qui a été brillante ; elle a connu son acmé dans les années soixante-dix. Il y aujourd'hui une sociologie en voie de patrimonialisation. Je pense donc qu'en faisant l'histoire de la sociologie, on en marque d'une certaine façon le terme. Il me souvient de ce que disent certains historiens lorsqu'ils pénètrent dans un domaine nouvellement ouvert à leurs investigations : on y respire un fumet de mort.

Cela dit, il y a plusieurs façons de concevoir cette histoire. On peut écrire une histoire par auteurs, comme l'a fait Raymond Aron en répondant à une commande, car il n'y avait rien ou très peu de choses à l'époque où il se lança dans l'entreprise qui devait aboutir à la publication des *Étapes de la pensée sociologique*. On peut présenter des traditions nationales : la sociologie allemande, américaine, italienne, roumaine... On peut aussi procéder par domaines spécialisés : la sociologie urbaine, rurale, religieuse, etc., ou encore par thèmes. Il y a enfin une autre façon d'opérer qui est fort peu pratiquée en France et à laquelle j'attache beaucoup d'importance : celle de faire l'histoire des Écoles. Des questions sont identifiées ; des analyses sont proposées par un ou plusieurs maîtres ; des disciples se rassemblent ; une revue est créée ; un courant de pensée se constitue. Il y a eu ainsi l'École de Chicago, l'École de Francfort, l'école italienne, l'école de Gusti..., et, bien entendu l'école durkheimienne, l'École de Le Play. Mais en France, ce cadrage n'est guère retenu. On parle de grands auteurs et de ceux, d'importance moindre, qui gravitent autour d'eux. On parle plus rarement d'École.

Pour en revenir aux histoires de la sociologie qui sont actuellement nombreuses et, pour la plupart, de très grande qualité, on peut reprendre ce qu'avait dit Raymond Aron de la discipline historique, et qui n'est pas d'une originalité bouleversante : toute société produit l'histoire dont elle a besoin. On peut, en effet,

pareillement soutenir que toute société produit la sociologie dont elle a besoin. Et ce « mode de production », si j'ose dire, n'est pas sans incidence sur l'histoire de la discipline concernée que l'on peut considérer comme une rétrospective ordonnée à sa légitimation. Je voudrais ajouter que nous abordons une nouvelle époque : celle où se multiplient les pièces de ce que je m'applique à réunir sous un intitulé qui reste à définir mais qui pourrait être : « la sociologie pour mémoires ». Raymond Boudon, Pierre Bourdieu, Michel Crozier, Henri Mendras, Jean-Claude Passeron, en France, à l'étranger, Albert-Oskar Hirschman, Paul Lazarsfeld, Denis Szabo, pour ne citer que les principaux, tous y sont allés de leur récit récapitulant leur carrière, reconstituant leur itinéraire, situant leur place dans le devenir de la sociologie, mais en en marquant également l'aboutissement, sinon la fin, au point de vue d'une théorie générale de la société

**En considérant que la sociologie produit l'histoire de la sociologie dont elle a besoin, n'adhérez-vous pas à une forme de présentisme ?**

Certainement pas. Pour ma part, je suis dans la contextualisation intégrale, et non dans le présentisme, ce rapport à l'histoire qui s'accompagne de dénaturation et de déformation. J'opère différemment, en prenant et en traitant les idées dans leur contexte historique, pour leur valeur en elles-mêmes. Le terme de contextualisation me paraît essentiel. C'est à leur temps qu'il faut rapporter les œuvres pour comprendre l'éclairage qu'elles ont pu apporter. C'est la bonne démarche. Mais la contextualisation est une tâche passablement difficile. Il faut faire un vrai travail d'historien, car généralement on n'a que des idées très approximatives sur ce qui, dans l'histoire des idées, s'est effectivement passé. Je ne cherche donc pas des enchaînements catégoriques, des articulations nettes, mais des filiations souvent discrètes ou masquées, - ce qui aboutit à des déplacements, notamment de repères chronologiques. J'ai commencé cela à l'*Encyclopaedia Universalis*, à la fin des années soixante-dix, en faisant place à des auteurs qui étaient alors délibérément ignorés, à commencer par Gabriel Tarde, ou minorés en France, comme Herbert Spencer. J'ai aussi demandé à Bernard-Pierre Lécuyer un article sur la préhistoire des « Sciences sociales », un article qui excédait largement le nombre de signes octroyés, mais dont je n'ai rien coupé parce qu'admirablement



documenté. Il fait remonter très loin dans le temps le moment, fixé par Durkheim, de la naissance de ces sciences.

Je reviens sur ce « point d'histoire », car c'est un des thèmes sur lesquels je n'ai pas cessé de réfléchir. Je crois qu'il y a eu un resserrement préjudiciable à notre discipline, la sociologie. Il est devenu aussi courant que banal d'affirmer que celle-ci est la fille de la révolution industrielle, qu'elle est donc née au XIX<sup>e</sup> siècle où la société s'est trouvée vraiment constituée en objet d'analyse. Durkheim a mis en scène, dans sa thèse complémentaire, deux devanciers : « Montesquieu et Rousseau précurseurs de la sociologie », en ignorant complètement Condorcet. S'il le cite, une fois, dans son texte de 1910 sur « Les sciences sociales », c'est pour son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, publication posthume de 1795, non pour l'*Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix* de 1785. Or, on sait aujourd'hui la place fondatrice que cet *Essai* occupe dans l'histoire des sciences humaines, singulièrement celle des sciences économiques et sociales. On peut aussi regarder plus en amont. Dans leur *Dictionnaire critique de la sociologie*, Raymond Boudon et François Bourricaud précisent, avec la modestie qu'on leur connaît, qu'ils ne s'étaient pas aventurés dans l'Antiquité, faute d'avoir fait le point sur l'importance de l'apport des penseurs grecs ; ils réservaient donc pour une édition ultérieure un article consacré à Platon et un autre à Aristote. Pour ma part je pense que cela ne rentre pas vraiment dans l'histoire de la sociologie et qu'il faut commencer avec Montaigne, et plus précisément avec La Boétie, non pas avec Machiavel ou Bodin qu'on nous cite habituellement, mais qui relèvent davantage de la science politique. Après, il y a le XVII<sup>e</sup> siècle, avec Pascal, et le fragment 67 de l'édition Brunschvicg des *Pensées* où il nous dit l'importance qu'il accorde à la science des mœurs. Vanité des sciences, écrit-il, vanité des « sciences des choses extérieures » ; mais c'est la « science des mœurs » qui le consolera de leur ignorance. On n'oubliera pas que Lucien Lévy-Bruhl a participé au resserrement que je déplore : dans *La Morale et la science des mœurs* de 1903, il nous dit qu'il faut écarter les moralistes de la tradition sociologique. Je veux bien, s'il s'agit de La Rochefoucauld et même de La Bruyère, mais comment omettre quelqu'un comme Duclos, Charles Pinot-Duclos qui publie, en 1751, ses *Considérations sur les mœurs de ce siècle* ? C'est de la sociolo-

gie pure, mais cela n'est nullement reconnu. Durkheim non plus n'y prête pas attention, bien qu'il écrive noir sur blanc que la sociologie se confond avec la science des mœurs, sans autrement se soucier des antécédents de cette dernière.

**Un de vos apports essentiels est donc d'avoir fait découvrir une partie méconnue de l'histoire des sciences sociales ?**

Je n'ai pas une telle prétention. Il est seulement vrai que j'ai fait place à des auteurs, à des penseurs dont on n'avait pas suffisamment tenu compte, par exemple à Tarde qui, après avoir été honoré en son temps – il était très prisé des milieux mondains – s'est trouvé marginalisé, pour ne pas dire écarté, et avec lui tout ce qu'il avait pu créer dans l'espace ouvert entre sociologie et psychologie. Concernant ces « réparations », ces oublis et reconnaissances posthumes, le cas de Tocqueville est tout à fait différent. Contrairement à ce qui est ordinairement affirmé, il n'y a pas eu d'éclipse de la pensée de l'auteur de *De la Démocratie en Amérique*. Entre les deux guerres, Tocqueville a été édité, lu et cité. En témoignent plusieurs ouvrages, dont celui, au titre plaisant, d'Antoine Redier, *Comme disait Monsieur de Tocqueville*. Mais s'agissant de Tarde, et de l'article que j'ai écrit en 1981 pour l'*Universalis*, je me réjouis d'avoir pu contribuer au mouvement qui a permis sa redécouverte, - je prononce ce mot avec peine, car il n'est pas français. Comme celle-ci a coïncidé avec un retour à l'acteur, à une prise en considération (non psychologique, je précise) de ses modes de pensée, de sentir, il y a eu une réédition de ses œuvres sur nouveaux frais et, à partir de là, un intérêt réel. La question se pose encore aujourd'hui pour d'autres théoriciens comme, par exemple, Spencer dont on ne peut pas dire qu'il soit fréquemment cité par les sociologues.

**L'histoire des idées telle que vous la pratiquez a-t-elle de l'avenir ? Connaissez-vous des jeunes collègues travaillant dans cette même perspective ? Vous sentez-vous seul ? Le regrettez-vous ?**

Ma pratique personnelle importe peu : je ne représente rien au sein de la discipline qui a nom 'sociologie', - et cela me convient plutôt bien. Je suis moins attaché à la recherche telle qu'elle est systématiquement pratiquée par les universitaires, que

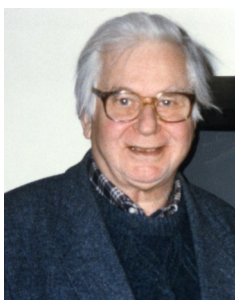
curieux des relations, des connexions susceptibles d'être instaurées entre divers thèmes ou domaines. Le pré carré, soigneusement défendu, n'a pas ma faveur ; et ce qu'une théorie exclut m'intéresse davantage que ce qu'elle intègre. Enfin si je m'intéresse aux idées dans une perspective historique, je n'ai pas la prétention de maîtriser des ensembles conceptuels bien verrouillés ou de mettre un point final à l'étude d'une question strictement cadrée. C'est dire ma préférence pour les commencements, les reprises et les variations de perspective. Ainsi, les textes que j'ai publiés ressortissent pour la plupart à un genre qui aurait pour titre : Introduction à, Esquisse de, Éléments pour.

Quant à la carrière universitaire, si l'on veut entreprendre d'en faire une aujourd'hui, ce n'est plus de la façon dont on pouvait naguère l'envisager. La situation actuelle me semble être caractérisée par une spécialisation étroite, voire excessive, et donc par une fermeture. Savoir énormément de choses sur des objets restreints, c'est la tendance de l'époque. La reconnaissance dans le milieu universitaire est désormais acquise par cette conception du travail à accomplir. Et naturellement, les journées n'ayant que 24 heures, l'on ne va pas voir ailleurs. Je connais peu de jeunes sociologues qui font leur miel des grandes œuvres critiques de Paul Bénichou, - *Le temps des prophètes, Les mages romantiques, L'École du désenchantement*, qu'il ne faut pas réduire à des études littéraires : elles nous donnent l'atmosphère d'une époque et nous permettent d'être sensibles aux frémissements d'une pensée, au surgissement d'un courant d'idées. Je ne connais guère de collègues qui se préoccupent sérieusement des filiations conceptuelles et d'abord des « sources d'idées » que Pierre Villey s'est employé, au siècle dernier, à identifier. Bref, en raison de mes intérêts propres, qui sont résolument interdisciplinaires, je ne suis pas un chercheur, au sens labellisé du terme, mais un 'curieux', - de textes rares tout particulièrement. Aussi bien ne passerai-je pas sous silence ce que m'a apporté et m'apporte toujours, en découvertes comme en connaissances, la pratique assidue, quasi quotidienne, maladroite, des librairies de livres anciens à Paris, - et ailleurs...

**Entretien avec Monique Hirschhorn**

## PORTRAIT

**D**écédé cette année, François-André Isambert était le dernier des membres fondateurs encore en vie du Groupe de sociologie des religions (GSR) créé en 1954 au sein du Centre d'études sociologiques du CNRS. Ce groupe s'est fait connaître par sa revue, les *Archives de sociologie des religions*, devenue *Archives de sciences sociales des religions* à partir de 1973. Également membre actif pendant une trentaine d'années de la *Revue française de sociologie*, Isambert fait partie de cette génération d'après-guerre qui a reconstruit la sociologie en lui conférant l'assise d'une discipline universitaire à part entière. Moins présente dans l'espace public que celle de ses proches collègues comme Pierre Bourdieu, Alain Touraine ou Edgar Morin, l'œuvre d'Isambert appartient aux classiques sur les questions relatives au sacré, à la morale et à l'éthique. La rigueur conceptuelle, la précision historique et la réflexion critique sur le statut du savoir caractérisent son parcours.



Issu d'une famille parisienne comptant des juristes connus, François-André Isambert réussit en 1947 son agrégation de philosophie après s'être engagé dans la Résistance et la Libération militaire du pays. Il enseigne un temps la philosophie à Besançon puis devient assistant de Georges Gurwitsch qui relance alors la sociologie à la Sorbonne. Militant chrétien de gauche, Isambert est notamment préoccupé par le fossé entre le monde ouvrier et le christianisme et se rapproche pour cela des cours de Gabriel Le Bras qui le recrute au CNRS aux côtés

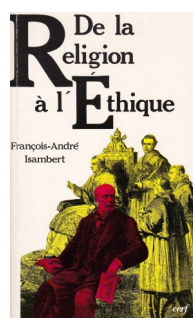
## François-André Isambert (1924-2017)

de Henri Desroche, d'Émile Poulat et de Jacques Maître. L'équipe forme alors le GSR qui deviendra au fil du temps un laboratoire à part entière dont sont aujourd'hui issus le Groupe Sociétés Religions Laïcités (GSRL) à l'EPHE (UMR 8582) et le Centre d'études en sciences sociales du religieux (CéSor) à l'EHESS (UMR 8216). Dans son premier essai, *Christianisme et classe ouvrière* (1961), Isambert prend la mesure statistique des écarts tout en apportant par l'histoire des nuances au schéma de la déchristianisation du monde. Sa thèse d'État, *De la charbonnerie au saint-simonisme. Étude sur la jeunesse de Buchez* (1966) et *Buchez ou l'âge théologique de la sociologie* (1967), ouvre ainsi, à travers la figure méconnue de Philippe Buchez, une fenêtre sur les interrelations entre le catholicisme, le socialisme et la science du social. Professeur de sociologie à Lille puis à Nanterre, et enfin élu en 1971 directeur d'études à la VI<sup>e</sup> section de l'École pratique des hautes études (devenue EHESS en 1975), ses recherches et son enseignement le conduisent au centre des débats internationaux sur la sécularisation des sociétés occidentales. Revenant aux thèses de l'école durkheimienne sur la nature

sociale du sacré, il décrypte les mécanismes de l'efficacité symbolique des rituels transformés, notamment après les réformes de Vatican II : *Rite et efficacité symbolique. Essai d'anthropologie sociologique* (1979) et *Le Sens du sacré. Fête et religion populaire* (1982).

Observateur attentif des « situations à propositions profuses », comme il le dit à propos des débats sur la contraception et

l'avortement, il crée à partir des années 1980 un laboratoire de sociologie de l'éthique dédié entre autres à l'étude des justifications et des litiges qui accompagnent tout processus biomédical engageant le corps, la vie et la mort : manipulations génétiques, don d'organes, assistance à la fin de vie, etc. La généalogie de la bioéthique qu'il entreprend l'amène à mettre au jour le rapport expérimental à l'humain au même titre que Michel Foucault



avait exploré la dimension clinique de la médecine. Dans son livre bilan *De la religion à l'éthique* (1992), il vise moins un improbable remplacement du religieux par l'éthique qu'une attention renouvelée aux références métaphysiques investies dans le débat public sur le statut du vivant. Ses derniers travaux d'épistémologie critique sur le « Programme fort » en sociologie des sciences, sur les traductions fautive de Max Weber, sur les enquêtes autrichiennes de Paul Lazarsfeld ou sur la dimension morale de la théorie économique de John Maynard Keynes témoignent de sa curiosité universelle. À l'heure où la discipline doute d'elle-même, son œuvre discrète et variée recèle des textes essentiels.

Pierre Lassave

